**Thème de la séquence : le monde de l’éducation**

**\_\_\_\_**

**Séance 1. Texte : Leçon d’orthographe**

Le papa fait faire une dictée à son fils.

**Papa** : Les moutons passaient

**Laurent** : Les moutons quoi ?

**Papa** : Passaient. Les moutons passaient. Point à la ligne. Phrase suivante : Le charcutier fabrique du pâté.

**Laurent** : Pas si vite. Le charcutier ?

**Papa :** Fabrique du pâté.

**Laurent**: (*à voix basse pour lui*) Tu parles d’un intérêt, la dictée. Je me doute que c’est pas le cordonnier qui fabrique du pâté.

**Papa** : ça y est, tu as écrit ?

**Laurent** : Pâté. Après ?

**Papa** : Pierrot et son frère font des provisions chez la marchande.

**Laurent** : (*Se couchant sur la table*) Ce que je trouve le plus marrant c’est quand je me couche sur la table, la tête sur le coude et l’œil au ras du papier …ça fait de grosses lettres énormes.

**Papa**: Bon Dieu, tu peux pas te redresser et essayer d’écrire droit !

**Laurent** : Chez qui font-ils des provisions ?

**Papa** : Chez le marchand.

**Laurent** : Tu avais dit la marchande.

**Papa**: Si tu le sais, pourquoi me le demandes-tu ?

**Laurent** : (*à voix basse*) J’ai dû faire des fautes. C’est sûr. Si j’en ai fait deux, il va me dire que j’aurai de la chance si je finis plombier…

**Papa** : Tu as fini ?

**Laurent** : Ouais.

**Papa**: On ne dit pas ouais! … dans le ciel gris de l’hiver.

**Patrick Cauvin, Monsieur Papa (1976)**

**Séance 2. Texte : L’ogre**:

**L’ogre :** Ah docteur, ça ne va vraiment pas fort. Je sens comme un poids sur l’estomac et j’ai toujours envie de vomir. Si ça continue, il faudra que je me mettre au régime.

**Le médecin** : Voyons, voyons, ne vous affolez pas. Ce n’est peut-être pas si grave que ça. Dites- moi ce que vous avez mangé ces jours derniers.

**L’ogre** : Et bien, avant-hier j’ai croqué un gendarme, un coureur cycliste et une marchande de légumes. Tout bien frais et pas trop gras.

**Le médecin** : Mais ce n’est pas vraiment ça qui vous a rendu malade. Et hier, qu’avez-vous mangé ?

**L’ogre** : J’ai avalé une institutrice et quelques-uns de ces élèves. Je ne sais pas combien, ils sont tellement petits à cet âge-là !

**Le médecin** : vous n’avez pas quand même mangé la classe entière d’un seul coup !

**L’ogre** : Non, non, j’en ai gardé quelques-uns pour mon goûter. Et pour mon diner, je me suis fait un sandwich avec un gendarme et deux directeurs d’usine. Au dessert, j’ai pris une danseuse étoile. Avec son tutu.

**Le médecin** : C’est tout ?

**L’ogre** : Oui, oui.

**Le médecin** : Vous êtes sûr ? Réfléchissez bien.

**L’ogre** : Ah oui, maintenant, je me souviens ! En traversant la forêt, j’ai mangé une fraise des bois.

**Le médecin** : Ne cherchez plus. C’est ça qui vous a rendu malade !

**L’ogre** : Vous pensez que c’est grave, docteur ?

**Le médecin** : Mais pas du tout. Tenez, avalez ce cachet et dans trente secondes vous ne sentirez plus rien.

**L’ogre** : Et je ne serai pas obligé de me mettre au régime ?

**Le médecin** : Pas le moins du monde. Reprenez tranquillement votre alimentation habituelle. Mais évitez les fraises des bois et les framboises !

**L’ogre** : Oh merci, docteur, merci beaucoup !

*L’ogre tout joyeux, retrouve son bel appétit. Il se rhabille en vitesse, remet ses souliers, saute sur le médecin…et n’en fait qu’une bouchée.*

**“ Bernard Friot. Nouvelles histoires pressées. Broché 2007**

**Séance 3. Texte 3. Poil de carotte**

*Poil de carotte, un lycéen, discute avec les membres de sa famille: son père Monsieur Lepic, sa mère Madame Lepic, son grand frère et sa sœur.*

MONSIEUR LEPIC : Poil de Carotte, tu n'as pas travaillé l'année dernière comme j'espérais. Tes bulletins disent que tu pourrais beaucoup mieux faire. Tu rêvasses, tu lis des livres défendus. Doué d'une excellente mémoire, tu obtiens d'assez bonnes notes de leçons, et tu négliges tes devoirs. Poil de Carotte, il faut songer à devenir sérieux.

POIL DE CAROTTE : Compte sur moi, papa. Je t'accorde que je me suis un peu laissé aller l'année dernière. Cette fois, je me sens la bonne volonté de bûcher ferme. Je ne te promets pas d'être le premier de ma classe en tout.

MONSIEUR LEPIC : Essaie quand même.

POIL DE CAROTTE : Non, papa, tu m'en demandes trop. Je ne réussirai ni en géographie, ni en allemand, ni en physique et chimie, où les plus forts sont deux ou trois types nuls pour le reste et qui ne font que ça. Impossible de les égaler; mais je veux -écoute, mon papa- je veux, en composition française, bientôt tenir la corde et la garder, et si malgré mes efforts elle m'échappe, du moins je n'aurai rien à me reprocher, et je pourrai m'écrier fièrement, comme Brutus: O vertu ! Tu n'es qu'un nom !

MONSIEUR LEPIC : Ah ! Mon garçon, je crois que tu les manieras.

GRAND FRERE FÉLIX : Qu'est-ce qu'il dit, papa ?

SOEUR ERNESTINE : Moi, je n'ai pas entendu.

MADAME LEPIC : Moi non plus. Répète, Poil de Carotte ?

POIL DE CAROTTE : Oh ! Rien, maman.

MADAME LEPIC : Comment ? Tu ne disais rien, et tu criais si fort, rouge et le poing menaçant le ciel, que ta voix portait jusqu'au bout du village ! Répète cette phrase, afin que tout le monde en profite.

POIL DE CAROTTE : Ce n'est pas la peine, va, maman.

MADAME LEPIC : Si, si, tu parlais de quelqu'un, de qui parlais-tu ?

POIL DE CAROTTE : Tu ne le connais pas, maman.

MADAME LEPIC : Raison de plus. D'abord, ménage ton esprit, s'il te plaît, et obéis.

POIL DE CAROTTE : Eh bien, maman, nous causions avec mon papa qui me donnait des conseils d'ami, et par hasard, je ne sais quelle idée m'est venue, pour le remercier, de prendre l'engagement, comme ce Romain qu'on appelait Brutus, d'invoquer la vertu...

MADAME LEPIC : Turlututu, tu t’embrouilles. Je te prie de répéter, sans y changer un mot, et sur le même ton, ta phrase de tout à l'heure. Il me semble que je ne te demande pas le Pérou et que tu peux bien faire ça pour ta mère.

GRAND FRERE FÉLIX : Veux-tu que je répète, moi, maman ?

MADAME LEPIC : Non, lui le premier, toi ensuite, et nous comparerons. Allez, Poil de Carotte, dépêchez.

POIL DE CAROTTE *balbutie, d'une voix pleurarde*. : Ve-ertutu-u n'es qu'un-un nom.

MADAME LEPIC : Je désespère. On ne peut rien tirer de ce gamin.

GRAND FRERE FÉLIX : Tiens, maman, voilà comme il a dit: (*Il roule les yeux et lance des regards de défi*). Si je ne suis pas premier en composition française. (*Il gonfle ses joues et frappe du pied*), je m'écrierai comme Brutus: (*il lève les bras au plafond)*. O vertu! (*Il les laisse retomber sur ses cuisses*), tu n'es qu'un nom !

MADAME LEPIC : Bravo, superbe ! Je te félicite, Poil de Carotte .

GRAND FRERE FÉLIX : Mais, Poil de Carotte, est-ce bien Brutus qui a dit ça ? Ne serait-ce pas Caton ?

POIL DE CAROTTE : Je suis sûr de Brutus.

MADAME LEPIC : Peu importe. Ne vous disputez pas. L'essentiel est d'avoir un Brutus dans sa famille, et nous l'avons. Que grâce à Poil de Carotte, on nous envie ! Nous ne connaissions point notre honneur.

 **Adapté de « Poil de Carotte » Jules Renard.**

 **Séance 5 LE CURE QUI MANGEA DES MURES.**

L’auteur de cette histoire comique est écrite composé au XIII° siècle, sans l’indication de son auteur.

 Un curé voulait se rendre au marché. Il fit préparer sa mule et se mit en chemin. L’automne s’éternisait, il faisait beau, un délicieux parfum flottait dans la douceur de l’air et le curé sur sa bête parcourait les pages de son bréviaire en levant de temps à autre son regard sur la paisible campagne.

Il s’approchait du village, quand il remarqua, une haie chargée de mûres brillantes.

 « Sainte Vierge, s’exclama l’homme, jamais je n’ai vu de tels fruits ! » Il s’engage sur le chemin, juge de la profondeur du fossé, réfléchit un moment, mais il se décide : il avance sa mule et atteint le buisson. Il cueille avec gourmandise les mûres fondantes.

Elles sont délicieuses, sucrées et aigres à la fois. Il se pique la main mais, il ne remarque pas la brûlure des épines. Il ne veut pas laisser perdre pareil trésor. Cependant, les fruits les plus gros couvrent le sommet de la haie. Ils luisent à la lumière brillante du soleil. Pour s’en saisir, le curé se dresse en équilibre sur la mule ; il se campe bien sur ses deux jambes, et il savoure les mûres offertes. La mule est patiente, elle ne fait pas le moindre mouvement. Satisfait et comblé, le curé contemple sa compagne. Il admire son air tranquille et ne peut s’empêcher de songer :

 « La brave bête que voici ! S’il arrivait qu’un farceur se mette à crier « Hue », je chuterai de tout mon long dans le fossé ! » Le maladroit !

 Il avait songé à voix haute et avait dit « Hue ».

 La mule s’écarte du buisson, le curé perd l’équilibre et tombe à la renverse. Sa cheville s’est tordue et enfle, le fossé est glissant de terre humide, il ne parvient pas à se redresser pris dans les plis de sa soutane, il dérape. Il souffre, impossible de tenir sur ses jambes, il retombe. La mule l’observe, elle regagne la route. Elle a faim elle aussi. Au petit trot, elle regagne le presbytère sans plus attendre son infortuné maître.

Quand ils la voient arriver, seule, les valets sont pris d’inquiétude : « Notre curé a eu un malheur, disent-ils. Partons à sa recherche, sans doute est-il en bien mauvaise situation ? ».

 Ils se mettent en route aussi vite qu’ils peuvent et arrivent près du chemin.

Le chapelain entend leurs pas précipités,

 il s’écrie : « Holà ! Je suis ici, dans le fossé. J’ai des épines partout, portez- moi aide !

 - Mais que faîtes-vous en pareil lieu, monsieur le curé ? Tenez - vous bien... Par quelle infortune êtes-vous parvenu en cet endroit si misérable ? La route est loin d’ici.

 - Ah ! Le péché, le péché. J’avais beau me consacrer à la lecture de mon bréviaire, les mûres m’ont tenté. Je suis monté debout sur la selle ! Aidez- moi à rentrer je vous en prie. Je suis épuisé de douleur. Il ne faut jamais penser tout haut, Messeigneurs